
Rencontrer, raconter l'Histoire ?

Karin Bernfeld

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/elh/564>

DOI : 10.4000/elh.564

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 11 octobre 2011

Pagination : 127-132

ISBN : 978-2-35698-025-0

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Karin Bernfeld, « Rencontrer, raconter l'Histoire ? », *Écrire l'histoire* [En ligne], 8 | 2011, mis en ligne le 11 octobre 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/564> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.564>

Tous droits réservés

Rencontrer, raconter l'Histoire ?

MA PREMIÈRE CONFRONTATION à l'Histoire fut la contradiction que mon père donnait à celle qu'on nous enseignait à l'école. Il disait : « nos ancêtres ne sont pas les Gaulois », inscrivant ainsi la famille dans une lignée différente, une autre Histoire.

Le soir, il me lisait souvent *Une histoire par jour*, des livres traduits de Walt Disney, des contes revisités et illustrés, il y en avait quatre tomes, un pour chaque saison, printemps été automne hiver, et j'adorais.

Mais il était une fois ma maman, il était une fois mes grands-parents. Joseph, Ella, Oscar et Gisela.

Ce qui était bien plus fascinant que les inventions et les contes, ce qui prenait vraiment aux tripes, ce qui était unique, c'était le récit de l'Histoire, celle que mon père avait vécue. L'empire austro-hongrois, la dictature communiste, l'arrivée en France.

Il était une fois l'Histoire.

J'ai peut-être autant appris l'Histoire avec mon père que dans les livres scolaires.

La parole, la transmission, c'était lui. Pour moi, il savait tout, il connaissait les dates, les événements, les anecdotes et la vérité. Aujourd'hui, c'est mon frère qui enseigne l'Histoire, c'est lui qui transmet, dépositaire de savoir et de sagesse.

Un héritage d'intégrité.

Notre histoire, c'était la judéité. Juifs laïques, sans autre identité, je ne comprenais pas, j'étais française, en école catholique, je chantais Marie et son enfant, fêtais Noël et Hanouka en même temps. Hybride et composite, plurielle mais de nulle part. Interdite de cours de catéchisme, sans explication j'étais punie dans une autre classe que la mienne à attendre.

Le seul qui était dans mon cas s'appelait Samuel, je n'en avais pas tiré de véritable raisonnement clair, ni de conclusion. Mon prénom était européen, mon nom plutôt germanique, et même si j'avais bien saisi que j'étais « juive », c'était abstrait.

La confrontation, violente, c'est la rencontre avec les photos des rescapés des camps de concentration qu'on nous a montrées en primaire.

L'école publique, même si dans ce village la plupart allaient à la messe le dimanche matin.

À Lyon, il y avait le musée de la Déportation, on le visitait avec la classe, et forcément je ne le voyais pas comme les autres, je n'étais pas comme les autres.

Ces enfants morts, c'était moi.

J'apprends l'extermination, je vois le gris des barbelés qui m'écorche le visage, je fais des cauchemars tout en dessinant au feutre des centaines d'étoiles avec deux triangles équilatéraux, les seuls que je parviens à assembler sans trembler. Je ne sais pas dessiner. J'écris, déjà, je m'invente des noms différents. Mes pseudonymes qui racontent le biblique malgré moi. Je m'appelle Esther et Rebecca. Signe mes poèmes « Selinger », comme si « Bernfeld » ne me convenait pas.

Il était une fois une petite fille qui avait des milliards d'années.

Des histoires sordides circulent dans la cour de récréation, on dit même que des juifs servaient à fabriquer le savon.

Des abat-jour.

Abattre le jour.

Et puis il y avait l'histoire familiale, mythique, ce bateau qui a fait naufrage, une sorte d'*Exodus* qui finit en *Titanic*, ma grand-mère, une réfugiée, enceinte de ma mère, à bord, cachée. Et si le bateau coule, ma mère pas encore née meurt. Moi, je ne suis alors même plus un projet, un atome, une idée, je ne suis plus rien et tout est balayé. Le destin qui ne tient à rien, peu de chose sous une vague ou un coup de vent.

Le *Rafiah* a vraiment existé, ce n'était pas une légende, tout est prouvé, archivé.

J'ai dû reconstituer, interroger, et la petite histoire a rejoint « la grande », celle de la création de l'État d'Israël.

Raconte-moi, racontez-moi, dites-moi la réalité.

Par des intermédiaires, le passé qui déteignait sans cesse sur le présent.

J'ai cherché mes racines, j'ai interrogé, écrit. Mes *Portes de l'espérance*, c'était tenter de rassembler mes souvenirs et les leurs, le flou et le concret. Cerner l'héroïque et l'anecdotique, au-delà de la légende ou de la névrose.

Licht und Geschichte, [Lumière et histoire], Photo et graphisme : ISO.thesis



Je n'avais pas vingt-cinq ans, on m'a dit à ce moment-là que j'étais trop jeune pour écrire des « mémoires » – que je ne prétendais pas comme tels.

Je ne voulais pas parler de moi, mais d'eux à travers moi. Et la nécessité, de regarder ces vérités, de confronter ce réel avec un imaginaire envahissant.

Il n'était pas une fois. Il était plusieurs fois.

La transmission transversale et l'inconscient transgénérationnel.

On ne guérit pas de l'Histoire.

Peut-être que la raconter permet, un peu, de la rencontrer autrement. Sans affects, sans tourments, jusqu'à ce qu'on nous reproche même notre style « minéral ».

Le viscéral, ça fait trop mal.

Journal, voyage, carnet, ce n'est pas du documentaire, personne n'est journaliste des âmes mortes.

Tout juste diariste de débris, de fragments d'un passé recomposé.

Ensuite, j'ai lu Wiesel, écrit un « mémoire », au singulier.

Donc pas mes « Mémoires », mais un simple mémoire, et un diplôme du énième degré.

C'était une autre Université, une où l'on ne me fusillerait pas du regard si je prononçais le mot « Torah », sans savoir. Une où l'on s'intéressait aussi à ma violence enfouie. À mes traces.

Il y aura, un jour, des enfants.

Quelques années plus tard, j'enseigne la différence théorique entre autobiographie et mémoire, et l'importance de l'Histoire.

J'enseigne avec ce que je ne sais pas, mes manques et mes doutes.

Il a fallu se jeter à l'eau comme ma grand-mère enceinte de huit mois et demi qui ne savait pas nager.

Ne pas se noyer.

Et eux aussi, mes étudiants, ils disent qu'ils sont trop jeunes pour avoir conscience de l'Histoire, que ceux qui écrivent des mémoires, c'est « parce qu'ils ont fait des choses ou rencontré des gens importants ».

Alors je les invite, je leur propose un essai avec comme unique consigne : « Un jour historique ».

Leurs regards ahuris, puis ils se lancent.

J'ai pris conscience des années qui me séparaient d'eux car ils n'étaient pas nés lors de certains événements. Cette génération qui n'a pas connu nos antiques téléphones filaires, les cassettes à bandes magnétiques et pour qui le Minitel est « une sorte de vieux meuble ». Ils sont descendus dans la rue, bien sûr, mais l'Irak pour eux, c'est Georges Bush II, cela ne leur rappelle pas les incendies des puits de pétrole au Koweït ni les Scud qui tombent sur les habitations de Petah-Tikva. C'était le jour de Mardi gras, on était déguisés au collège mais on écoutait chaque heure avec un transistor les informations qui disent l'état d'alerte. L'image incongrue et dérisoire de l'orchestre philharmonique

tout entier avec des masques à gaz arrache des sourires crispés. Les explosions à portée de caméra.

Devant les jeunes étudiants de 2010, de mon côté, je réfléchis, aussi, à ce moment-là, à ma véritable rencontre avec l'Histoire, à la télévision, ou ailleurs. Témoins indirects, la distance, on ne sait jamais depuis, sans cesse la théorie de la manipulation brouille les esprits.

En kaléidoscopes, toujours des images de mon enfance à mon adolescence reviennent, les mêmes.

Pour l'échange et par honnêteté, je leur lis ce que j'ai écrit en même temps qu'eux :

Je ne sais pas où commence et où termine l'Histoire dite avec un grand H.

Ce que l'on vit chacun chaque jour, est-ce historique ?

Je me souviens de la chute du mur de Berlin, du 11 septembre 2001,

du coup d'État en Russie, de l'exécution de Ceauescu.

La télévision est le vecteur moderne, et Internet aujourd'hui prend le relais.

On nous ment, nous sommes manipulés, dit-on. Plus qu'autrefois ?

Je ne sais pas.

L'Histoire collective existe-t-elle ?

Le jour historique est celui où je prends conscience, dans un mémorial, du passé que je porte avec moi ? Nos ancêtres nous habitent, ils nous transmettent leur histoire, qui est celle de l'humanité entière.

À notre humble niveau, le jour historique, c'est celui de nos actes.

On se souvient d'une élection importante, de résultats, les cris d'horreur quand un visage apparaît, sur un écran encore.

Nos responsabilités.

Et si vous déclariez votre amour au moment du Tsunami ?

Où étiez-vous au moment du tremblement de terre en Arménie ?

Est-ce historique de refuser la fatalité ?

Le jour où je prends dans mes bras ma grand-mère pour la dernière fois a-t-il moins de valeur que la guerre en direct à 20 h 30 sur des millions de postes télévisés ?

Avoir rencontré Machin, avoir serré la main de Bidule, tous des hommes-femmes « importants »... Qui est important ?

Celle qui a fait voter la loi pour l'avortement ? Celui qui s'est révolté ou pas, qui a manifesté, qui a dénoncé ou s'est tu ; est-ce encore un tribunal, que l'on imagine, a posteriori, celui précisément dit « de l'Histoire » ?

L'Histoire nous jugera ?

Jour historique la première fois que.

Que je.

Que l'on. Que nous.

Nous.

Est-ce que l'historique, c'est le nous ?

Je suis toujours nous.

Sinon, ça ne sert à rien, autant mourir tout de suite. Faire de sa vie un exemple, je ne sais pas, mais être connecté dans le réel à ce qui nous entoure.

L'historique, ce n'est pas le passé. L'histoire c'est ici et maintenant.

En face de moi dans le ciel une horrible fumée, haute, s'échappe du bâtiment en face des Grands Moulins.

Ce jour mercredi 17 mars 2010 j'essaie de relâcher et détendre ce qui m'a soudainement serrée, la violence de réminiscences.

Fin du temps réglementaire.